

II.

Lever les yeux

Nul ne saurait prendre prétexte de l'éminence de l'écoute dans la tradition hébraïque pour éviter de réfléchir à la place du regard car il joue un rôle crucial. Déjà plusieurs des premières paroles adressées par Dieu à Abraham associent la Promesse à un certain regard sur l'extériorité du monde : « Lève les yeux et regarde (*sé na einekha ourée*) du point où tu es placé, du nord, au midi, à l'orient et à l'occident : car tout le pays que tu aperçois (*ata roé*), je te le donne et à ta postérité à perpétuité » (Gen. 13.14-15). « Regarde (*habet na*) le ciel et compte les étoiles : peux-tu en supputer le nombre ? Ainsi, reprit-il, sera ta descendance » (Gen. 15.5). Plus tard c'est parce qu'il « lève les yeux et regarde » qu'Abraham voit (Gen. 18.2) les trois personnages qui lui annonceront la naissance d'Isaac. C'est en « levant les yeux » (*vaisa et einav*) qu'il aperçoit le mont Moria où il conduit son fils (Gen. 22.4), et c'est encore en « levant les yeux » (Gen. 22.13) qu'il voit le bélier à offrir en holocauste « à la place de son fils » (*tahat beno*). Enfin Abraham dénomma cet endroit : « l'Éternel voit ! » (*haChem ireh*) ; d'où l'on dit aujourd'hui : « Sur le mont de l'Éternel, où l'on sera vu (*behar haChem irae*) » (Gen. 22.14).

Les sages donnent généralement un sens spirituel à ces différents versets. A la suite du Midrach, Nahmanide ¹ estime

par exemple que la sortie du patriarche et son regard sur le ciel étoilé signifient sa découverte que ses descendants ne verront pas leur destin fixé par les étoiles (*bemazalot*). A propos du regard d'Abraham sur les trois visiteurs, le Zohar dit : « Abraham peut voir, maintenant qu'il est circoncis, ce qu'il ne voyait pas auparavant. Avant de se circoncire, il savait seulement que c'étaient des hommes, ensuite il connut qu'ils étaient des anges saints ² » et, pour ce qui concerne les yeux levés du patriarche au mont Moria, le Zohar toujours pense qu'il s'agit d'un regard spirituel sur la postérité d'Isaac, « il vit Jacob qui était destiné à sortir de lui ³ ». Dans son commentaire, le Voyant de Lublin ⁴ associe quant à lui ce regard d'Abraham à la vision de la justice (*din*) puis de la bonté et de l'amour (*hesed veahava*) de Dieu. Il explique que, si « la lumière est la bonté » (*or hou hesed*), il faut néanmoins commencer par percevoir la justice et la craindre, afin de s'amender pour devenir capable de contempler cette bonté, même aux heures sombres d'une vie, quand l'irrévocable semble sur le point d'advenir.

La richesse des diverses interprétations qui pensent le regard sensible comme une métaphore d'un regard spirituel sur la réalité, ou comme une allégorie d'une connaissance supérieure, ne fait pas de doute. Néanmoins il faut se demander si elles accordent une attention suffisante au *sens* de la vue ou du regard charnel que l'homme porte sur le monde. Ainsi, lorsque Maïmonide, qui systématise cette attitude, affirme le caractère métaphorique des trois verbes (*raa, hibbit et haza*) qui signifient *voir* en hébreu ⁵, en particulier bien sûr lorsqu'ils sont attribués à Dieu, il précise qu'il faut les rapporter à l'idée d'une perception intellectuelle « et nullement de la vue de l'œil ; car les yeux ne perçoivent que ce qui est corps » et « Dieu de Son côté ne perçoit pas au moyen d'un instrument ⁶ ». Mais, ce faisant, ne laisse-t-il pas de côté une réflexion sur ce que peut l'œil sensible ? En effet, si les sens humains, en l'occurrence la vue, sont appelés à une destinée spirituelle, cela signifie-t-il seulement

qu'ils la symbolisent ? Ou bien, comme l'enseigne le Rav Kook ⁷, cela engage-t-il à penser qu'ils doivent s'ouvrir à la lumière de l'esprit, à la sagesse donc, par la prière, l'étude et les actes moraux, traditionnellement définis comme les trois piliers du monde ? Une telle perspective ne présuppose pas de dévaloriser la sensibilité pour raison de spiritualité, de la mépriser ou encore de la nier, mais elle engage, malgré tout, à penser qu'elle nécessite réparation (*taqana*).

En effet, si la lumière fait voir et si voir signifie se situer dans cette lumière, être éclairé par elle sans la voir directement, le regard humain reste trop souvent abîmé par l'avidité et il perd dès lors toute aptitude à se tenir disponible pour l'invisible de cette lumière, pour voir grâce à elle, et il finit même par l'éviter tout à fait. Par ailleurs, comme les prestiges du visible le captent et l'envoûtent souvent, sans qu'il sache résister à leur emprise, il s'adonne à eux en oubliant l'invisible de cette lumière et il demeure, tout en l'ignorant, dans une nuit sans vision. Une réflexion sur ce que signifie le fait de lever les yeux doit donc commencer par prêter attention à ce regard captif de l'obscurité, fût-ce avec éclat et fierté, afin de se demander ensuite de quel poids, face à lui, pèse le regard des témoins d'une clarté plus exigeante, le regard de ceux qui lèvent les yeux vers ce que l'œil de chair ne peut pourtant pas contempler face à face.

La nuit sans vision

Cette nuit qu'annonce l'Éternel (Mich. 3.6) aux prophètes qui égarent le peuple marque le quotidien de ceux qui, croyant voir, se dispensent d'apprendre à lever les yeux. Tels sont en effet « les yeux hautains » (Is. 2.11) ou encore « orgueilleux » (Is. 5.15) propres à l'incapacité de percevoir plus haut que soi, mais aussi « les regards provocants » (Is. 3.16) de l'arrogance imbue de sa supériorité irrésistible.